

Les promesses du journalisme narratif

Marie Parent

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, M. (2019). Compte rendu de [Les promesses du journalisme narratif]. *Liberté*, (323), 56–57.

Les promesses du journalisme narratif

MARIE PARENT

Dans *Avant l'après*, Frédéric Lavoie raconte, à travers trois voyages entrepris en 2016 et en 2017, la période de transition dans laquelle plonge Cuba au moment où le gouvernement Obama tente un rapprochement avec celui de Raúl Castro. L'auteur prend pour prétexte un «scoop» passé sous le radar des grands médias nord-américains, soit l'annonce de la publication du roman *1984* de George Orwell par une maison d'édition cubaine, deuxième parution seulement depuis janvier 1961, moment où la révolution cubaine n'était pas encore complètement alignée sur le communisme soviétique.

Depuis sa parution, l'essai a connu une réception fort élogieuse, en plus de remporter le Prix littéraire du Gouverneur général. Il est vrai que le travail

colossal de documentation accompli par le journaliste indépendant fait à lui seul l'intérêt de l'œuvre pour qui s'intéresse à dénouer l'écheveau de l'histoire du castrisme et de sa lente décomposition. Orientant son enquête vers le monde du livre, Frédéric Lavoie tend son enregistreur aux imprimeurs, éditeurs, critiques, traducteurs qui relatent les louvoiements qu'implique la prise de parole dans un régime autoritaire en déclin – à cause d'une répression qui se fait plus fuyante, plus imprévisible qu'aux premiers temps de la révolution. Dans ses moments les plus enlevants, *Avant l'après* réussit, par le récit du destin d'un livre et de ses maisons d'édition, à éclairer l'histoire des institutions cubaines grâce à celle de la vie littéraire.

Or, la série de rencontres qui ponctuent l'essai nous laisse un sentiment d'insatisfaction. Dans le contexte où la plupart des Cubains entretiennent un rapport pour le moins ambivalent avec l'état présent de leur nation – sans parler du passé! –, l'auteur ne parvient pas toujours à rendre la complexité et la profondeur de la voix de ses personnages. Parmi plusieurs exemples, on retient celui de Conchita de la Peña, fille de l'imprimeur de la première édition cubaine de *1984*. Celle-ci refuse d'aborder les activités politiques de son père dans les années soixante, car les troubles psychiatriques dont elle souffre pourraient être réactivés par l'évocation du passé, croit-elle. «La maladie est un alibi commode», remarque Lavoie, qui ne s'intéresse ni au présent de cette dame fragile, lequel ne cadre pas dans le récit qu'il veut raconter, ni même à l'aspect symbolique de cette «maladie du passé», dont la majorité des personnes rencontrées semble atteinte. Chaque fois qu'il bute contre un interlocuteur qui ne répond pas à ses questions, Lavoie s'en

FRÉDÉRIK LAVOIE

**AVANT L'APRÈS.
VOYAGES À CUBA AVEC
GEORGE ORWELL**
LA PEUPLADE, 2018, 427 P.

détourne: «Je me résigne à respecter ses murs.» La posture du journaliste d'enquête qui cherche des réponses et mène des entrevues serrées l'emporte trop souvent sur celle de l'écrivain, qui devrait creuser ces silences et ces contradictions. Cette posture devient plus dérangeante encore quand l'auteur présente des personnalités proches du régime, comme Jean-Guy Allard, ex-directeur de l'information du *Journal de Québec*, qui s'est installé à Cuba en 2000 et est devenu reporter pour *Gramma International*, un journal castriste. Lavoie expose rapidement le parcours d'Allard, puis décrit les privilèges dont a joui le journaliste en tant qu'ami du régime:

J'ignore la profondeur des convictions révolutionnaires de Jean-Guy, tout comme j'ignore la cause exacte de son aveuglement. Mais, naïf ou non, de bonne foi ou non, force est de constater qu'il se comporte comme un idiot utile de la Révolution cubaine. Avant de le quitter, je le remercie de son accueil. Un chic type malgré tout.

L'aspect sommaire du jugement surprend en regard de tout ce que Lavoie avoue ignorer. On voudrait que l'auteur nous laisse trancher entre les bons et les méchants, qu'il nous donne à voir l'ambiguïté morale d'une position sans la souligner aussi lourdement. Il est par ailleurs plutôt curieux qu'un essai portant sur la liberté d'expression soit incapable de mettre en perspective sa propre manière de «cadre» les discours qu'il rapporte.

Frédéric Lavoie tend son enregistreur aux imprimeurs, éditeurs, critiques, traducteurs qui relatent les louvoiements qu'implique la prise de parole dans un régime autoritaire en déclin.

La position de l'auteur s'éclaire quand, à travers sa lecture de l'essai *Why I Write?* d'Orwell, il énonce les objectifs de son propre projet: établir une «vérité objective» pour contrer les dangers du révisionnisme, noble cause dont on peut difficilement réfuter la pertinence à l'ère de l'information «alternative». Pour Lavoie, si on peut confronter différentes versions d'un événement et rester indécis quant à l'exactitude de son déroulement, l'explication juste existe bel et bien quelque part: «Il m'arrive de me laisser entraîner dans un débat avec des amis écrivains qui soutiennent que "tout n'est que fiction" et qu'il est ainsi vain, voire malhonnête, de prétendre "écrire le réel" comme je le fais.» Cette façon d'opposer fiction et réel

traduit une conception étriquée des mécanismes de l'écriture narrative. En s'accrochant aux faits, l'auteur nous prive paradoxalement d'une part du réel qu'il prétend nous révéler – celle qui se rend accessible à travers une prose subtile et sensible. Quand Lavoie confie candidement vouloir «contribuer à la consignation du présent et au façonnement d'un avenir meilleur», on ne peut s'empêcher de penser que, pour lui, l'écriture n'est qu'un moyen d'atteindre cette fin édifiante.

Depuis *Allers simples: aventures journalistiques en Post-Soviétie* (2012), Frédérick Lavoie est un des seuls représentants québécois d'un journalisme narratif de tradition anglo-saxonne dont on compte peu de modèles dans notre histoire, où l'on pratique

davantage la chronique que le reportage littéraire. Son travail n'est pourtant pas encore purgé de la fâcheuse propension du journalisme québécois à considérer le langage comme instrumental dans l'exposition de la réalité. Malgré l'ambition littéraire de son travail (réduite à des «signes» de littérature, comme la courte pièce de théâtre et les poèmes au style plutôt plat qui ponctuent l'essai), Lavoie se laisse piéger par la rigidité de la méthode journalistique qui vise à vérifier la validité d'informations et d'hypothèses. Pour tenir ses promesses, le journalisme narratif devra d'abord se réconcilier avec toutes les ressources de l'écriture, dont le doute et l'équivoque font pleinement partie. (L)

